

Sylwia Kucharuk

Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin

<http://dx.doi.org/10.18778/8088-896-8.19>

« ÊTRE MINORITÉ » DANS LE THÉÂTRE DE JEAN ANOUILH

Parler de minorité dans le théâtre de Jean Anouilh pourrait sembler surprenant étant donné que dans l'opinion générale, et d'ailleurs à juste titre, il est considéré comme un auteur qui s'intéresse plus à l'individu qu'à la collectivité. Pourtant, la difficulté de l'existence se trouvant au centre de son intérêt, les problèmes tels que l'inégalité, l'intolérance, la domination et la discrimination sont aussi présents dans son œuvre. Sans parler explicitement des minorités et recourant souvent à la satire, il présente la domination de certains groupes sociaux sur les autres. Souvent l'individu est un représentant d'un groupe défavorisé et même discriminé à cause de son statut social, de ses convictions personnelles ou de ses orientations politiques.

Cette étude se propose de présenter quelques aspects de la problématique de la minorité dans l'œuvre d'Anouilh, sujet qui n'a pas été abordé par les critiques. Avant d'entrer dans une analyse plus détaillée, il paraît légitime de nous pencher tout d'abord sur la notion de minorité pour ensuite essayer de discerner les entités minoritaires dans l'univers anouilhien.

Vu la vaste acception de la notion de minorité, il semble approprié de préciser le sens que nous attribuerons à ce terme. Or, nous ne la considérerons pas comme une question quantitative, en tant que supériorité numérique d'un groupe sur l'autre, mais plutôt comme une question qualitative. On prendra comme point de départ la définition canonique de Gilles Deleuze selon lequel : « Minorité et majorité ne s'opposent pas d'une manière seulement quantitative. Majorité implique une constante, d'expression ou de contenu, comme un mètre-étalon par rapport auquel elle s'évalue »¹. Il donne l'exemple suivant de l'étalon existant dans la société occidentale :

Supposons que la constante ou l'étalon soit Homme-blanc-mâle-adulte-habitant des villes-parlant une langue standard-européen-hétérosexuel quelconque (l'Ulysse de Joyce ou d'Ezra Pound). Il est évident que « l'homme » a la majorité même s'il est moins nombreux que les moustiques, les enfants, les femmes, les Noirs, les paysans, les homosexuels..., etc. [...] ²

¹ G. Deleuze, « Philosophie et minorité », *Critique*, Paris, Minuit, fév. 1978, n° 369, p. 154.

² *Ibidem*, p. 154.

car comme il constate : « La majorité suppose un état de pouvoir et de domination, et non l'inverse »³. En admettant que c'est justement la relation de la domination et du pouvoir qui caractérise l'opposition entre la majorité et la minorité, c'est autour d'elle que se construira notre réflexion sur la minorité dans l'œuvre anouilhienne.

La récurrence des personnages typés dans le théâtre d'Anouilh nous conduit à supposer l'existence, dans son univers dramatique, d'un certain étalon, étalon qui, par analogie à l'exemple présenté plus haut, soit homme-riche-sain-Français-noble (de naissance et de caractère). Il semblerait qu'il domine les particularités suivantes : le peuple, qui ne veut plus se trouver au plus bas de l'échelle sociale, les pauvres qui sont exploités par les riches, ce dont on retrouve les échos dans plusieurs pièces anouilhiennes, les femmes qui, dominées par les hommes, revendiquent leurs droits dans *La Culotte*, même les bossus, qui incarnent tous ceux qui s'estiment désavantagés par le sort, dont on parle par exemple dans *Les poissons rouges ou Mon père, ce héros*. De fait, dans toute l'œuvre anouilhienne, on trouve de nombreuses allusions plus ou moins explicites à différentes sortes de discrimination, surtout dans les pièces les plus récentes. Pourtant, la façon dont Anouilh en parle et le contexte dans lequel apparaît cette problématique peut susciter des controverses et des doutes sur l'attitude de l'auteur. Non seulement il semble ridiculiser la propagande communiste et l'idée de l'égalité des classes, mais aussi l'émancipation des femmes. Il paraît démythifier la Révolution française et sa devise : liberté, égalité, fraternité, de même que ses dirigeants qu'il présente comme des fanatiques dangereux ou des idéalistes naïfs. Dans sa satire il n'épargne ni les Juifs, ni les Allemands (surtout les bonnes Allemandes), ni le peuple ni les bossus. Il pourrait facilement être accusé de sexisme, de xénophobie, de chauvinisme, d'antisémitisme, d'élitisme, d'anti-intellectualisme, ou de discrimination envers le handicap même.

Les trois pièces les plus récentes et moins connues du grand public, *La Belle Vie* et mentionnées plus haut *Les poissons rouges...* et *La Culotte*, qui seront l'objet d'une analyse plus détaillée dans la partie suivante, mettront peut-être un peu de lumière sur l'attitude de l'auteur envers la discrimination et les aspirations égalitaires des minorités.

Dans *Les Poissons rouges ou mon père, ce héros* l'auteur fait des allusions plus ou moins visibles aux trois minorités mentionnées plus haut : les pauvres, les bossus et les Juifs. Antoine, protagoniste de la pièce est un fils de bourgeois. Dans l'optique adoptée, il constitue l'échelon, il représente la classe dominante, donc la majorité. La Surette, son prétendu ami, est un fils du peuple, il appartient donc à la minorité. Les relations réciproques entre les deux hommes sont d'au-

³ *Ibidem*, p. 155.

tant plus intéressantes qu'elles sont basées sur la domination et sont révélatrices des idées de l'auteur sur les rapports entre les classes dominante et dominée, ce que nous entendons par majorité et minorité dans la perspective étudiée.

Or, La Surette n'arrête pas de faire grief à Antoine de son appartenance à la classe privilégiée. Il le traite constamment d'exploiteur, d'ordure, de salaud, d'hypocrite et de sale bourgeois. Il lui reproche : « Tu m'exploites mais quand tu sens que je suis sur le point de crever, tu me ménages pour que je puisse encore te servir » (*P. R.*, 19)⁴. En plus, chaque geste d'amitié ou de générosité de la part d'Antoine est considéré comme un geste de domination et de malveillance, comme si le seul fait d'être né dans la famille bourgeoise faisait d'Antoine un oppresseur du peuple. En plus, La Surette prétend que tout lui est dû à cause de sa situation défavorisée et que c'est justement Antoine en tant que bourgeois qui doit maintenant y remédier, par exemple en lui donnant constamment de l'argent. D'ailleurs Antoine n'a pas le droit de le lui refuser sinon il est harcelé par son « ami » et traité d'exploiteur et de dominateur. On a l'impression que quoi qu'il fasse, il sera toujours un oppresseur aux yeux de La Surette. Enfin, Antoine en tant que bourgeois est coupable de tous les malheurs qui se sont abattus sur La Surette dans sa vie. Il prétend même avoir raté son bac parce que selon lui aux pauvres « on ne pose que les questions que tu n'as pas eu le temps de préparer » (*P. R.*, 18).

À observer de plus près les relations entre ces deux personnages, naît soudain un doute : à vrai dire lequel est l'opprimé et lequel est l'opresseur ? Lequel représente la majorité et lequel la minorité ? Certes, sur le plan social la domination et le pouvoir se situent plus au niveau de la bourgeoisie, pourtant sur le plan individuel, c'est plutôt La Surette qui domine Antoine.

Antoine est un bourgeois, il a ses défauts. Il est quand même supérieur à La Surette et cela surtout sur un plan humain. Antoine est un homme généreux et méritant tandis que La Surette est un personnage antipathique, égoïste, haineux, plein de complexes et de revendications. Il prétend que le fait d'appartenir au groupe défavorisé lui permet de se mettre au-dessus de tous et de tout. De fait, il tend à transformer son infériorité sur le plan social et humain en une supériorité sur le plan individuel afin d'en profiter dans les relations humaines et en faire un privilège qui l'autorise à ne respecter rien ni personne.

Anouilh ridiculise visiblement l'attitude de ce personnage. Les paroles suivantes, mises dans la bouche d'Antoine sont d'ailleurs révélatrices des idées de l'auteur : « Il n'y a pas plus égoïstes que les pauvres ! Ils se sont mis dans la tête, une fois pour toutes, qu'ils n'avaient rien à donner ; mais qu'en revanche, tout le monde leur devait quelque chose » (*P. R.*, 89).

⁴ *P. R.* = Jean Anouilh, *Les Poissons rouges ou mon père, ce héros*, Paris, La Table Ronde, 1970.

Cette idée est d'ailleurs développée plus loin dans la même œuvre quand Antoine est confronté au personnage du Bossu, et complète l'image d'un représentant d'une minorité défavorisée revendiquant l'égalité. Pendant une discussion avec le Bossu, Antoine utilise l'expression « les esprits tordus » (*P. R.*, 76) qui est tout de suite perçue par son interlocuteur comme une allusion à sa bosse et par conséquent comme des propos discriminatoires. Le Bossu s'en prend à Antoine, lui avoue son mépris et le traite de « sale nazi » (*P. R.*, 79). Lorsque celui-ci essaie de s'excuser d'être droit, le Bossu lui conseille : « Mais n'en tirez pas avantage. Marchez un peu voûté, tout de même » (*P. R.*, 78). De fait, on a l'impression que Le Bossu représente, comme le constate Jacqueline Blancart-Cassou, des « catégories méprisées et qui relèvent la tête, se regroupent et s'organisent pour ériger leur handicap originel en supériorité »⁵. L'histoire de la discrimination des Bossus présentée ci-dessous confirme d'ailleurs son caractère plus vaste et sa signification plus universelle :

Alors, de temps immémorial, on a décidé de mépriser les bossus, de les humilier, de les abaisser de toutes les manières, de les massacrer, quand on peut... [...] Au Moyen Âge il y a eu des massacres de bossus, patronnés par l'Église ! Tout cela par jalousie pure et simple, parce que vous ne nous pardonnez pas notre supériorité ! Mais nous nous sommes organisés, depuis les temps de l'obscurantisme ! Et nous sommes plus puissants que vous ne le supposez ! L'Association Internationale des Bossus tient le haut du panier de la grande Banque mondiale, [...] la Ligue des Droits de l'Homme et une bonne partie du gouvernement ! [...] Il y a trop longtemps qu'on nous humilie ; maintenant que nous en avons les moyens, nous ne tolérerons plus rien (*P. R.*, 79).

Anouilh montre du doigt l'hypocrisie qui se cache derrière les propos égalitaires de ce personnage. Paradoxalement, après avoir rappelé à Antoine que « tous les hommes sont égaux » (*P. R.*, 76) le Bossu menace les hommes droits :

Riez, riez, beaux messieurs ! Riez jusque sur l'échafaud [...] Bientôt vous apprendrez, enfin, à être sérieux comme la mort ! Sérieux comme les douze balles qui vous feront éclater les poumons ! [...] Nous avons des bosses ? Hé bien, nous allons vous faire un monde où tout le monde sera bossu ! Vous entendez ? Bossus, bossus, bossus – tous bossus ! (*P. R.*, 140)

La haine obsessionnelle et aveugle des gens droits qui se dégage du discours du Bossu est d'autant plus dangereuse et absurde qu'elle est ancestrale, ce dont témoigne la citation suivante :

⁵ J. Blancart-Cassou, *Jean Anouilh, les jeux d'un pessimiste*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 2007, p. 209.

Notre vraie guerre, notre guerre secrète [...] c'est à une autre race que nous la faisons : la race qui a nourri depuis toujours notre vraie haine de Jacobin. Si nous n'en avons pas fini d'avalier la couleuvre, nous les arrière-arrière-arrière petits-fils devenus les maîtres ; si nous tremblons encore de rage dans nos hebdomadaires bien-pensants, quand vous vous permettez une ultime pirouette, une ultime légèreté ; si notre joue rougit encore de la vieille gifle, c'est à votre insolente vieille race à demi éteinte que nous le devons. Vous avez beau ne plus exister, nous vous haïssons encore ! (P. R., 139)

L'auteur n'hésite pas non plus à faire quelques allusions discrètes aux Juifs. Ce n'est pas par hasard que les noms de certains personnages plus ou moins antipathiques évoqués dans la pièce sont d'origine juive. Il semblerait d'ailleurs que l'auteur les rapproche de la « franc-maçonnerie influente »⁶ des Bossus.

Avec *La Culotte* Anouilh s'en prend aux féministes. Elles ont mis fin à « la suprématie du mâle » (C., 130)⁷ pendant laquelle leur situation « était profondément injuste et dégradante. L'homme était tout, la femme n'était rien » (C., 130). Elles crient à l'injustice et à l'oppression qu'elles ont subies aux temps phallocrates où l'homme « sournois, hypocrite, sûr de lui et dominateur », (C., 131) a réduit la femme à un objet de marché « pour mieux la dominer et la diminuer » (C., 131). Les femmes ont instauré la société matriarcale dans laquelle « tout pouvoir, toute autorité, toute propriété émane du ventre » (C., 59). L'homme n'est plus chef de famille, il n'a pas le droit de donner des ordres aux domestiques, ni « corriger » les enfants, ni initier des rapports conjugaux qui sont permis « seulement le jour prévu » (C., 89) et seulement sous l'initiative de la femme. Sans un visa spécial il ne peut pas quitter le pays sous peine de « cinq à dix ans d'internement dans un camp de travail disciplinaire » (C., 93). La nouvelle réglementation pénalise sévèrement les hommes qu'on condamne sous le moindre prétexte à l'émasculatation. D'ailleurs, les tribunaux sont présidés par les féministes.

Ainsi, grâce à la révolution féministe, les femmes sont devenues la classe dominante. Les hommes, par contre, constituent la classe la plus basse. Ils se placent en marge de la vie sociale ou ils en sont exclus. Il ne leur reste plus qu'à s'adapter à la nouvelle société en acceptant l'opération de castration qui est la seule condition pour les hommes de pouvoir s'instruire ou faire carrière.

Les femmes prétendent avoir enfin obtenu l'égalité et la justice. Les paroles que l'auteur met dans la bouche d'un castrat le mettent pourtant en doute :

Lebelluc : Que voyons-nous aujourd'hui où la lumière du féminisme triomphant baigne de sa joyeuse clarté notre douce France immortelle ? La justice, enfin !

⁶ J. Blancart-Cassou, *op. cit.*, p. 209.

⁷ C = Jean Anouilh, *La Culotte*, Paris, La Table Ronde, 1978.

qui relève sa pauvre tête courbée depuis des millénaires d'esclavage. Victoire ! La femme travaille ! La vieille malédiction d'Adam dont l'homme s'enorgueillissait tant, avec le service militaire : elle l'assume ! Elle gagne son pain à la sueur de son front (C., 132).

Les féministes ont d'ailleurs encore quelques buts à réaliser : « L'homme n'accouche pas encore dans la douleur. Et devant cette injustice, notre conscience se révolte ! [...] Attendons, avec confiance, l'avenir de l'égalité absolue ! » (C., 132)

Évidemment, Anouilh ridiculise les féministes qui se révoltent même contre les lois de la nature. Il montre que la triste vérité est qu'avec la réalisation de leurs aspirations égalitaires elles ont créé « un monde absurde où la vérité coûte cher » (C., 64). Il n'hésite pas à mettre dans la bouche du personnage de la grand-mère, qui semble être le porte-parole de l'auteur, les propos qui concluent ainsi la situation : « Les femmes sont devenues folles et idiotes » (C., 98).

Avec *La Belle Vie* l'auteur revient à la problématique de l'inégalité des classes sociales et confronte cette fois-ci les aristocrates avec le peuple prolétariat. Ces premiers sont bien évidemment accusés d'être des oppresseurs et considérés comme « des sangsues qui ont sucé le sang du peuple » (B.V., 33)⁸. Les communistes au pouvoir, ils visent à éliminer les ennemis du peuple et ils les fusillent en masse. Dans chaque ville, ils épargnent pourtant une famille aristocrate qu'on place dans un musée du peuple. On l'oblige à vivre à sa façon et le peuple vient la regarder pour raviver sa haine envers cette classe sociale répugnée. Les aristocrates sont une sorte d'espèce en voie de disparition et se laissent observer « comme au zoo » à un détail près : pendant les visites guidées, on les oblige à se montrer plus vicieux qu'ils ne le sont en réalité pour susciter plus d'indignation et faire plus grand effet sur les visiteurs.

Le commissaire s'adresse ainsi aux aristocrates :

Vous êtes des chiens, des vipères lubriques, des sangsues qui ont sucé le sang du peuple et vous payez maintenant. Vous avez entendu les salves à la prison ? Tous vos pareils passeront à la casserole et vos enfants de moins de quinze ans, – après un temps de rééducation – à l'usine ! On tâchera de leur apprendre à vous oublier et à accéder à la dignité d'ouvrier. Seulement, ils ne pourront jamais dépasser l'échelon manœuvre balai. Ouvrier spécialisé et [...] les études pour devenir ingénieur, pas question ! Ils ne sont assez bien faits pour ça. [...] Pour les adultes, élimination physique pure et simple (B.V., 33–34).

Les communistes, en tant qu'actuelle classe dominante, préparent aux aristocrates et à leurs enfants un sort identique ou même pire encore que celui qu'ils

⁸ B.V. = J. Anouilh, *La Belle Vie*, Paris, La Table Ronde, 1980.

ont subi eux-mêmes sous leur domination. Au niveau social il y a toujours l'injustice et l'inégalité des classes, seulement « l'oppression a changé de camp »⁹ ce qu'illustre bien la citation suivante. « Albert : Que voulez-vous, Monsieur le Comte, il fallait bien que ça change un jour ou l'autre... Il y avait trop d'abus. Le comte : Bien sûr, Albert. Remarquez qu'il y en aura d'autres de l'autre côté. Ça fera une moyenne » (B.V., 50).

Cette idée est très chère à Anouilh qui de fait semble dénoncer, comme le constate J. Blancart-Cassou, « l'inutilité profonde, voire l'absurdité, de l'espoir de fonder un monde meilleur. En secouant l'ancienne oppression, on ne parvient pas à créer l'égalité ni la justice »¹⁰. L'auteur exprime cette idée dans sa pièce, par l'intermédiaire du personnage du comte.

L'homme d'affaires, amer : Vous croyez que c'est ça, la justice ?

Le comte : Je ne l'ai jamais cru. Et eux [les communistes] non plus. Un seul fait est sûr, c'est qu'il n'y aura jamais assez de cigares pour tout le monde.

L'homme d'affaires : Alors, il faut les supprimer !

Le comte : Sans doute, mais ce sera dommage (B.V., 74).

De fait, Anouilh semble nous prévenir dans ses pièces empruntées à l'histoire comme *La foire d'empoigne* ou *Pauvre Bitos ou le dîner de têtes* que « les opprimés d'hier deviendront les pires oppresseurs »¹¹.

On ne peut pas négliger le fait qu'Anouilh s'opposait aux abus de l'Épuration, événement historique qui, comme le soulignent les critiques, a fortement influencé sa vision du monde et sa création. On en ressent quelques échos dans les pièces analysées plus haut dans la mesure où il s'oppose aux idéologies à la mode qui sèment l'injustice et la haine. Cela pourrait expliquer son attitude envers les groupes minoritaires qui visiblement dans ses pièces sont présentés sous un mauvais jour.

Aveuglés par leurs revendications, ils ne respectent pas la différence des autres et leurs droits. La minorité au pouvoir, l'ancienne majorité doit à présent s'adapter ou disparaître. Le conformisme est la seule solution pour les hommes droits : ils doivent marcher voûtés, sinon ils seront accusés de discrimination ou supprimés. De même pour les hommes dans *La Culotte*, sans opération de castration ils seront exclus de la société et dépourvus de droits. Les enfants aristocrates dans *La Belle Vie* seront rééduqués pour devenir des ouvriers, les autres seront exterminés. Ce sont justement les Bossus, les pauvres, le peuple et les femmes, les parties dominantes qui discriminent les autres : les personnes droites, les riches

⁹ J. Blancart-Cassou, *op. cit.*, p. 137.

¹⁰ *Ibidem*, p. 137.

¹¹ J. Blancart-Cassou, *op. cit.*, p. 66.

et les hommes, ceux que nous avons définis, au début de notre analyse, comme l'étalon dans l'univers anouilhien et qui constituent la majorité. Il est intéressant de voir que l'auteur renverse la relation de domination entre la majorité et la minorité pour établir une vérité : ceux qui prétendent être la minorité opprimée ont tendance à discriminer la majorité supposée opprimente.

La présente analyse a démontré qu'Anouilh n'est ni sexiste, ni xénophobe, ni chauviniste, ni antisémite. Au contraire, à travers sa satire « il combat la haine et réclame la tolérance »¹². Il dénonce « l'hypocrisie de ceux qui professent les idées à la mode, égalitarisme, anticolonialisme et antiracisme, féminisme militant, tout en menant une vie absolument contraire à la teneur de leurs discours »¹³. Il n'est pas contre la justice sociale mais contre la façon avec laquelle elle est rendue. Il ne condamne pas les mouvements égalitaristes, mais leur combat fanatique n'admettant aucun compromis. Il critique tout simplement l'égalitarisme fanatique et ridiculise le conformisme.

Pour conclure, on peut constater qu'Anouilh s'oppose à des abus de toute sorte, qu'ils viennent de la part de la majorité ou de la minorité. Dans les trois pièces analysées il met l'accent sur un fait : les abus « viennent des deux côtés mais on avait perdu l'habitude de montrer qu'ils sont identiques » (C., 85).

« To be a minority » in Jean Anouilh's theatre

In his plays Jean Anouilh often raised the issues of discrimination, intolerance and the dominance of certain social groups over others. Minorities, however, were commonly portrayed in a negative light, and their striving for equality was mocked. It is not surprising then, that the attitude of the author aroused some controversies.

In several of the plays which were analysed in this article, Anouilh in an interesting manner reverses the dominance dynamics between the minority and the majority to reveal certain universal truths about humans. He shows in a satirical way what happens when minority groups neglect or intentionally violate the rights of others in their efforts to achieve equality. Once oppressed they become the oppressors. That leads to the vicious-circle effect and the lack of social order. It seems that Anouilh postulates compromise and mutual tolerance between minorities and the majority, because, according to him, only on the basis of these two values can social justice be built.

Keywords: minority – majority – dominance

Mots-clés : minorité – majorité – domination

¹² E. de Comminges, *Anouilh, littérature et politique*, Paris, A. G. Nizet, 1977, p. 184.

¹³ J. Blancart-Cassou, *op. cit.*, p. 64.